

Nous voici déjà au n°10

Dans ce bulletin, nous vous proposons un article sur Bernard Maysonnave (né à Borce), ancêtre de notre adhérent Jean Brenot qui nous a transmis le fruit de ses recherches sur son parent. Vous trouverez également un récit de la libération de la vallée d'Aspe par Roger Jerva avec qui nous avons pu entrer en contact grâce à un autre de nos adhérents, Jean Izuel. Vous retrouverez aussi nos rubriques habituelles avec le cadastre de Borce et nos notes de lecture.

Nous sommes toujours à la recherche de photographies (portraits) de poilus pour étoffer notre documentation en vue de la publication à venir sur le conflit 14-18 en vallée d'Aspe. Il nous manque surtout des clichés dans les communes d'Etsaut, Sarrance, Bedous, Osse et Lescun. Nous envisageons d'ailleurs de faire quelques présentations de l'état de nos recherches dans ces communes au cours de l'année 2010.

Actuellement, nous avons compté 85 soldats connus par photographies familiales sur les 361 décédés. L'ouvrage que nous projetons, et qui devrait voir le jour début 2011 grâce aux aides financières de la région Aquitaine et du département des Pyrénées-Atlantiques, se présentera comme une sorte de mémorial de la guerre et des hommes disparus. Il serait dommage que le maximum des images disponibles ne puisse être retrouvé.

Nous vous sollicitons donc une nouvelle fois pour interroger vos voisins, vos amis pour achever ce travail de mémoire.

En vous remerciant de votre aide et de votre soutien toujours plus important, l'équipe de "Mémoire d'Aspe", vous présente ses meilleurs vœux pour 2010.

Maryse Darsonville
Présidente de Mémoire d'Aspe

Bernard MAYSONNAVE (1804-1871)

Des prairies de Borce à la caserne de pompiers de Bordeaux

Un des membres de notre association, Jean Brenot, s'est souvenu d'une tradition familiale qui voulait que l'oncle de sa grand-mère, Octavie Carles née Maysonnave, de Borce, fût un soldat de l'armée de Napoléon III. Il entreprit récemment des recherches pour élucider cette question. En fait, il vient de découvrir qu'il s'agissait en réalité du grand-oncle de sa grand-mère, grand-oncle dont il a pu rapidement retracer le parcours grâce à la consultation des archives municipales à Borce et Bordeaux puis des Archives historiques de l'Armée à Vincennes. Bernard Maysonnave est né le 28 floréal an XII (17 mai 1804) à Borce. Il était le fils de Jean Maysonnave, berger, et de Catherine Doumecq. Il avait une sœur aînée et un frère, Jean-Pierre qui fut le père d'Octavie, la grand-mère de Jean Brenot. La maison Maysonnave existe encore de nos jours à Borce. Elle a pris le nom de Bergès après que la fille aînée eût épousé un Bergès.

Appelé au service militaire et jugé apte, Bernard Maysonnave est affecté au 9^e régiment d'infanterie légère à Rueil¹ le 22 décembre 1825. Après une année de formation, il rejoint les effectifs de son régiment en Espagne en septembre 1826. La France y a envoyé des régiments en 1823 pour soutenir le roi Ferdinand VII contre les mouvements libéraux. Les troupes françaises y resteront quelques années puisque Bernard Maysonnave est affecté en Espagne jusqu'au 18 novembre 1828. C'est durant cette période, le 19 janvier 1828, qu'il est promu caporal avant de devenir sergent-fourrier le 20 août 1829 et d'être engagé dans la première expédition à la conquête de l'Algérie. Le 25 mai 1830, 453 navires partent de Toulon avec 27 000 marins et 37 000 soldats pour prendre Alger et la mettre à sac le 5 juillet.

A son retour en France, Bernard Maysonnave devient sergent-major le 1^{er} octobre 1831 et poursuit son service de six ans qu'il prolonge d'une durée équivalente puisqu'il ne sera renvoyé dans ses foyers par anticipation que le 19 avril 1836, puis libéré définitivement le 31 décembre de la même année, soit après dix années sous les drapeaux².

Il contracte un nouvel engagement volontaire le 10 janvier 1837 et incorpore, le 2 février, le 1^{er} régiment d'infanterie de ligne à Oran comme sol-

dat. Il repart, comme tous les rengagés de l'époque, à la base mais avec une promotion plus rapide : caporal le 29 septembre 1837, sergent-fourrier le 7 avril 1838, sergent-major le 25 juillet 1839, soit deux ans et demi pour retrouver son ancien grade. Suprême récompense pour un soldat sorti du rang, il entre dans le corps des officiers le 4 septembre 1840 comme sous-lieutenant. Cet avancement rapide, il le doit probablement à une bonne éducation primaire sur les bancs de l'école de Borce³, une certaine aptitude au commandement, une appréciation favorable de ses supérieurs mais aussi à son engagement dans les combats pour la conquête de l'Algérie. En effet du 25 février 1837 jusqu'au 19 mai 1841, puis du 2 décembre 1841 au 21 avril 1842, il participe aux opérations lancés par le roi Louis-Philippe pour conquérir ce pays et aux combats contre Abd el-Kader.

Le 21 avril 1842, il embarque sur le vapeur "La Chimène" pour rentrer définitivement en France comme l'atteste un certificat du conseil d'administration du 1^{er} régiment d'infanterie de ligne du 4 septembre 1845. Il va rester dans ce régiment jusqu'à la fin de son engagement ; peut-être est-il alors affecté au dépôt du 1^{er} de ligne qui se trouve à Antibes.

Trois ans s'écourent entre son retour et sa nomination au grade de lieutenant le 22 mai 1845, puis à nouveau cinq années avant sa promotion au grade de capitaine, le 17 février 1850, après 25 années de carrière militaire et trois campagnes de guerre sans aucune blessure ni citation.

Le couronnement de son parcours a lieu le 10 décembre 1852, huit jours après le coup d'Etat de celui qui va devenir Napoléon III : Bernard Maysonnave est fait chevalier de la Légion d'Honneur, ultime récompense pour une carrière militaire bien remplie.

Nous ne savons pas grand-chose de sa vie personnelle. Une pierre tombale à Bordeaux garde le souvenir de son épouse, Jeanne Elleouet, décédée prématurément dans cette ville en 1870, à l'âge de 43 ans. Quand l'avait-il épousée ? Aucune trace dans son dossier militaire ne fait état d'une autorisation de mariage comme c'était une obligation pour les militaires. On peut donc supposer que c'est

après sa retraite de l'armée, soit postérieurement à 1857 qu'il contracta ce mariage. Capitaine en retraite de 53 ans, chevalier de la Légion d'honneur, il peut avoir envisagé cette union avec une femme d'une trentaine d'année, peut-être issue d'un milieu bourgeois bordelais ce qui expliquerait son installation dans cette ville où il n'avait apparemment pas d'attaches

Pour l'instant, rien ne permet de documenter la vie de Bernard Maysonnave après qu'il eût quitté l'armée si ce n'est sa fin tragique.

On le retrouve en 1871 capitaine-adjutant-major des pompiers de Bordeaux. C'est le 24 septembre de cette même année qu'il est grièvement brûlé lors d'une intervention sur un incendie dans un immeuble, rue Rougier. Il décède le 18 novembre 1871 à l'hôpital Saint-André des suites de ses blessures et est enterré dans le caveau dont il avait acquis la concession un an plus tôt pour son épouse.

Jean Brenot avec la participation de Dany Barraud.

Sources :

Archives historiques de l'armée (Vincennes), Etat civil Borce et Bordeaux.

Notes :

1- Le 9^e léger sera supprimé en 1855 et transformé en 84^e régiment d'infanterie

2- Soit six ans de service obligatoire pour les engagés ou les tirés au sort, service passé à huit ans en 1829, Bernard Maysonnave a donc pu signer une prolongation de deux ans en fin d'année 1834. Il est alors étonnant qu'elle ne soit pas mentionnée dans son état des services, à moins que, dès l'origine, il se soit engagé pour dix ans ce qui n'est pas non plus mentionné. Ce qui est sûr, c'est qu'il n'a pas devancé l'appel ayant 21 ans à son incorporation.

3- L'historien Christian Desplat a souligné le très fort taux d'alphabétisation des vallées béarnaises, et d'Aspe notamment, dès le XVIII^e siècle (dans Pau et le Béarn au XVIII^e siècle, t. 2, p. 1077).



BORCE - Vue générale - Collection Eric BERGEZ

Roger Jerva et la libération de la vallée d'Aspe

août 1944

C'est à un de nos adhérents, Jean Izuel, que nous devons la chance et le plaisir d'avoir rencontré récemment un personnage étonnant : Monsieur Roger Jerva. Ce nom ne dira peut-être pas grand-chose aux valléens. Il s'agit pourtant d'un témoin important de la période d'août et septembre 1944 en vallée d'Aspe. A l'heure où est réédité par l'association «Mémoire collective en Béarn» l'ouvrage consacré au fort du Portalet (voir notre chronique bibliographique en fin de bulletin), il est intéressant d'ajouter son témoignage et ses documents photographiques au corpus documentaire concernant cette période.

Qui est Roger Jerva ?

Roger Jerva est né en 1920 à Vergt, en Dordogne, dans une famille qui tenait la boulangerie de ce village périgourdin. Après ses études, le jeune Serva passe un examen d'entrée de dessinateur industriel aux usines Breguet de Mérignac. Il va être recruté mais



Roger Jerva

doit, auparavant, être dégagé des obligations militaires. Il devance donc l'appel, s'engage en 1938 et se retrouve au 95e régiment d'infanterie de Bourges. Bon soldat, repéré pour

ses qualités, il fait le peloton d'élève gradé et devient caporal-chef à 19 ans, responsable de l'utilisation d'une nouvelle arme anti-aérienne affectée au régiment. Il est encore sous les drapeaux lorsque la guerre est déclarée à l'Allemagne en septembre 1939. Il se trouve alors mobilisé d'office. Il est envoyé avec son régiment dans l'Est de la France où le 95e pénètre en Allemagne de quelques kilomètres dans le cadre de l'offensive française bien vite arrêtée.

En mai 1940, son régiment est à Samer, à côté de Boulogne, près de la frontière belge. Lui se trouve en permission en Dordogne lorsque l'offensive allemande éclate. Le temps de remonter pour retrouver son régiment qui est entré en Belgique et celui n'existe déjà plus : 280 morts, 300 blessés, le reste fait prisonnier ; il a été totalement décimé par l'attaque. Avec un autre soldat, le caporal-chef Talabot, ils échappent à la capture par l'armée allemande, se font fournir des vêtements civils par des amis et entreprennent de se rendre jusqu'à Paris à pied où, de là, Roger Jerva regagne sa Dordogne natale. Il se présente fin juillet 1940 au centre de regroupement des soldats isolés de Lalinde. Il est en septembre 1940 réincorporé dans un régiment du centre de la France puis finalement nommé au 18e régiment d'infanterie de Pau. C'est là que pendant deux ans, sous les ordres du capitaine Pommiès, il va former les nouvelles recrues, croisant régulièrement ce chef prestigieux.

Décembre 1942, l'armée allemande envahit la «zone libre». La caserne est fermée,

le régiment dispersé mais le travail clandestin réalisé précédemment permet aux hommes d'entrer tout de suite en clandestinité. Après un passage sur Toulouse, Roger Jerva revient en 1943 sur Pau pour recruter parmi les réfractaires au STO. Fin 1943, taraudé par la peur d'être dénoncé, il obtient de rejoindre un maquis «dans la nature à Moncayolle, entre Mauléon et Navarrenx». Il y trouve



Canon allemand dans les rues de Bedous

une section commandée par l'adjudant-chef Charpiat, son ancien moniteur d'éducation physique au Hameau à Pau. Il est aussitôt chargé de la formation des jeunes recrues. Avec le débarquement de juin 1944, le corps franc Pommiès entre en lutte ouverte.

L'intervention en vallée d'Aspe

Le 22 août 1944, la compagnie Henry – à laquelle appartient la section Charpiat – apprend que la garnison allemande d'Oloron s'appête à quitter la ville. Transportée sur des camions à gazogène, elle arrive sur les talons de l'ennemi.

Voici le témoignage de Roger Jerva : «Une colonne [allemande] de cent trente hommes se dirige vers l'Espagne par la vallée d'Aspe. Nous prenons position à la sortie d'Oloron. Les autres sections arrivent en renfort. Au petit matin [du 23 août] : Sarrance. Après un sérieux petit déjeuner à l'hôtel de Sarrance, les trois sections accompagnées d'un guide chacune, attaquent la montagne.

En ce qui nous concerne, nous traversons le gave d'Aspe et prenons un chemin de berger à mi-pente d'où nous dominons la route et voyons tout ce qui s'y passe. Une autre section progresse à droite de la route, dans les mêmes conditions que nous. La troisième est sur la route, avec la colonne allemande devant qui occupe Bedous. Nous voyons les officiers ennemis qui de leurs véhicules observent à la jumelle notre avancée.

Enfin dans l'après-midi nous coupons la route de Bedous à Aydius et nous prenons position sur les rochers qui dominent la route.

Le lendemain à l'aube [24 août] l'attaque commence. L'Allemand se défend avec acharnement. Perez est tué dès le début de l'action¹ puis l'ennemi abandonne Bedous et se replie vers le col du Somport. Entre temps une autre compagnie du corps franc Pommiès arrive en renfort. L'enjeu est de taille, la colonne allemande comprend la Gestapo de Pau et d'Oloron, plus quelques «souris grises». Un commando passe par la montagne et surprend un groupe qui occupe le fort du Portalet, s'empare de deux mitrailleuses et prend la route en enfilade sous son tir.» [Il s'agit en fait du groupe commandé par l'instituteur Dutech dirigeant un groupe de valléens appartenant eux à l'A.S. (Armée secrète) qui occupe le fort, tenu par cinq allemands, vers 16h le 24 août.]² «La colonne allemande se présente devant le fort et se trouve bloquée par le tir des mitrailleuses avec des pertes importantes. A part la route, il reste le tunnel pour passer en Espagne, mais il est bloqué par un train de ravitaillement qui fera notre

bonheur.

Les Allemands se rendent. Deux officiers de la Gestapo se suicident, un se tire une balle dans la tête, l'autre se jette d'un pont dans le gave. Toute la colonne est entre nos mains avec armes et bagages.

Dans la foulée notre section poursuit sa progression à pied vers le col du Somport où nous arrivons dans la soirée pour hisser le drapeau tricolore à la frontière espagnole. Pour la première fois depuis plus de quatre longues années, notre drapeau flotte fièrement au vent des Pyrénées.»

Quelques semaines en vallée

«Notre mission consiste à empêcher toute fuite vers l'Espagne de militaires allemands, miliciens de Vichy et autres collaborateurs.

Pour abri, nous avons le grand hangar des Eaux et forêts, qui sert aux engins de déneigement de la route. Pour cette première nuit, nous n'avons rien de chaud pour nous protéger du froid à cette altitude, même au mois d'août. Dans la nuit, les hommes de garde entendent des pas sur la route. Ils font prisonniers deux douaniers allemands qui cherchaient à fuir en Espagne. Ils sont âgés. Ils nous serviront d'homme de peine pour préparer nos repas.

Avec les jumelles récupérées sur les douaniers, nous observons avec précision ce qui se passe dans notre secteur. C'est ainsi que je vois souvent, côté Espagne, une silhouette noire qui regarde ce que nous faisons. Je me rapproche et un prêtre vient à ma rencontre. Je porte une chemisette kaki avec le col ouvert et autour du cou une chaîne et sa médaille. Le prêtre me dit «mais vous n'êtes pas communiste». Je lui explique que nous appartenons à l'ORA [Organisation de résistance de l'Armée] et que notre seul but est de chasser l'occupant du sol français, de retrouver la liberté, et que, en tant que militaires, nous ne faisons pas de politique. Nous parlons longuement de choses et d'autres. Le

lendemain arrive le chef de poste espagnol. Il m'explique que démuné de tout, il désirait couper des branchages pour améliorer le couchage de ses hommes ! Je lui en donne l'autorisation et pendant tout notre séjour nous entretenons de bonnes relations.»



Défilé à Bedous, fin août 1944, passage des troupes en revue par le chef Pommiès qui salue et le capitaine Henry. Avec une croix R.Jerva

Le retour sur Bedous

«Nous sommes relevés et logeons chez l'habitant à Bedous. J'ai une chambre à l'hôtel. Je poursuis l'instruction des hommes et la section prend bonne tournure en vue de l'inspection du chef Pommiès car nous n'avons pas voulu encore récupérer nos galons réguliers. La prise d'armes a lieu à Bedous. C'est une réussite. J'ai le plaisir de revoir ce chef prestigieux que je rencontrais à la caserne Bernadotte chaque jour.

Je ne fume pas et d'un seul coup je perçois trente paquets de cigarettes. J'apprends qu'à

Bedous, un berger nommé Guerre, fume beaucoup et il en manque. Devant cette manne, il ouvre de grands yeux et j'hérite de deux énormes tommes de fromage de brebis. Une aubaine pour la famille, au moment où nous manquons de tout et surtout pour mon épouse qui doit manger pour deux.³

Mon épouse et mon petit garçon viennent passer quelques jours avec moi. Des moments de bonheur dans cette époque si troublée, pourtant ce n'est pas une mince affaire pour venir de Pau à Bedous avec les ponts détruits sur la voie ferrée».

Un Aspois engagé dans le corps franc Pommiès

Jean Izuel est né à Bedous le 17 août 1926, fils d'Antonio Izuel, de Villanua (province de Huesca) et de Jeanne Eugénie Bordenave. Récemment promu officier de la Légion d'honneur (mai 2009), il nous apporte aussi par courrier un témoignage sur ces deux jours qui permirent de libérer la vallée d'Aspe.

«Le 23 août 1944, le détachement allemand quitte Oloron en fin d'après-midi pour Bedous où une unité de montagne cantonne au château Fenard à effectif d'une section. Celle-ci surveille la zone frontière du Somport, l'usine hydro-électrique d'Esquit et patrouille dans le secteur tant le jour que la nuit à des horaires variables. Le corps Franc Pommiès, les Maquis Espagnols et l'Armée secrète sont prêts à intervenir. Ce jour-là à Bedous, aux environs de 16 heures, trois jeunes de 17 et 18 ans, Jean Labarrere-Salet, Jean Casteignau, Jean Izuel, contactés pour prévenir les résistants de poser des barrages sur la RN134 sont surpris par les éléments précurseurs de la colonne allemande déployés en tirailleurs de chaque côté de la route nationale. L'arrestation

se passe non loin de l'intersection de la côte et de la rue Notre-Dame où nos trois jeunes progressent en bordure du champ Hayet. Sous bonne escorte, les mains sur la tête, ils descendent la nationale et sont enfermés au château Fénard.

Ce n'est que dans la soirée, grâce à l'intervention du docteur Jean Larricq, maire de Bedous, du chef de bataillon en retraite Pierre Tresmontan et de l'Abbé Capblanc, portés garants, qu'ils sont relâchés.»

Roger Jerva poursuit dans son propre témoignage : «pendant notre séjour à Bedous, un jeune patriote, Jean Izuel, s'engage dans no-



La section Charpiat du Corps Franc Pommiès au Somport : Levé des couleurs 24 août 1944 fin d'après-midi



Prise de guerre

tre section. Il sera volontaire pour la durée de la guerre, jusqu'à la reddition totale de l'ennemi. Il sera blessé dans un champ de mines pendant la dure bataille des Vosges, à la tête de mon groupe de combat, alors qu'il était à quelques mètres de notre objectif. Il participera au défilé de la victoire le 18 juin 1945 et passera sous l'Arc de Triomphe avec mon peloton d'élèves-gradés dont il faisait partie. Il participera au défilé de la victoire à Berlin, toujours en tant qu'élève-gradé et passera sous la porte de Brandebourg en présence des

maréchaux russes et des généraux américains, anglais et français. C'est un honneur pour les habitants de la vallée d'Aspe d'avoir un tel compatriote».

Roger Jerva continuera pour sa part le conflit jusqu'au défilé de la victoire à Berlin et sera également blessé dans les Vosges. Engagé en Indochine, il finira par quitter l'armée pour entrer dans l'industrie pharmaceutique chez Sarget où il mettra au point le système des visiteurs médicaux et contribuera à introduire certains produits courants aujourd'hui

comme la Bétadine. Il profite pleinement de sa retraite aujourd'hui à Orthez avec son épouse. Roger Jerva est titulaire, entre autres décorations, de la médaille militaire, croix de guerre 39-45, croix du combattant, croix du combattant volontaire 39-45, croix du combattant volontaire de la Résistance, Médaille de la France libérée, croix de guerre T.O.E., médaille d'honneur du Mérite Vietnamien.

Témoignages de Roger Jerva et Jean Izuel mis en forme par D. Barraud

Notes :
 1-D'après le général M.Céroni, dans l'ouvrage Le corps franc Pommies, T.2, p.539, Julien Pérez, chef de groupe du mortier est tué à Esquit lors du repli allemand.
 2-Voir le récit de ses journées dans le fort du Portalet, récits et témoignages,ed.2009, association mémoire collective en Béarn.
 3-Roger Jerva est marié depuis 1942 avec Mlle Mac Kinney, originaire de Salies de Béarn, fille d'un soldat américain de la première guerre d'origine irlandaise. Mr Mac Kinney fut interné en 1943 à Compiègne dans un camp pour citoyen américains.



Douaniers allemands faits prisonniers



Bedous, le défilé, août 1944



La section Charpiat au complet au Somport le 24 août 1944. 1er rang debout, 3ème en partant de la gauche: Verdier, puis Jerva, au centre l'adjudant chef Charpiat, puis Etcheverry. Au dessus de Charpiat, à gauche avec un béret, Bajoly grièvement blessé dans les Vosges. A l'extrême droite debout, chemise blanche, Bié qui sera tué dans les Vosges.

Guerre 1914-1918

La mémoire de Jean-Louis Lasplacette est réhabilitée

Intervention de Martine Lacout-Loustalet lors de la cérémonie d'Aydius le 17 mai 2009

Jean-Louis Lasplacettes

Après 92 années de bannissement et de silence, te voilà revenu parmi les tiens. Ton corps est resté quelque part, là-bas, dans cette terre meurtrie de l'Aisne, où tu as tant souffert avec tes compagnons de misère, dans ce terrible charnier de la grande Guerre.

Parmi ces compagnons, il en est deux : Casimir Canel et Alphonse



Cérémonie à Aydius

Didier, qui ont été fusillés avec toi, pour les mêmes raisons.

J'espère que eux aussi, comme tous les autres fusillés pour l'exemple, seront très vite reconnus et honorés comme morts pour la France.

En ce jour ensoleillé de juin 1992, je suis sortie de chez Etienne Lamazou un peu assommée par ses paroles : « Jean-Louis a été fusillé par les Français, tu comprends ? Fusillé par les Français ».

J' ai descendu la côte de Marmande en me disant « Jean-Louis était un mutin ! Jean-Louis était

un mutin ! », et j'ai compris pourquoi, quand je demandais à ma grand'mère, soeur de Lasplacettes : « Mémé, il est mort comment, Jean-Louis, à la guerre ? », elle me répondait d'un ton sec « il est mort à Verdun ! ». C'était une fin de non-recevoir. Alors, quand je suis arrivée devant cette plaque du monument aux morts, j'ai fait la promesse de faire tout ce que je pourrai pour que son nom y soit inscrit.

C'est chose faite.

Cela a été possible grâce à l'action de plusieurs personnes qui ont, chacune, donné leur coup de burin dans la pierre du temps. Je les citerai en suivant la chronologie de leur intervention : c'est d'abord Pierre Moulia, curé d'Aydius, qui a immédiatement proposé de citer JLL au memento de chaque messe d'Aydius. La 1° fois que son nom a été prononcé fut pour la messe de la fête en août 1992.

puis, Henri Casavieille, président des Anciens Combattants de la vallée d'Aspe qui m'a apporté à de multiples occasions, un soutien indéfectible dans l'action et les conseils.

La 1° clef venue de l'Aisne avec Denis Rolland, chercheur historique qui a débroussaillé le terrain des mutineries aux Archives de l'Armée de Terre et m'a apporté l'histoire de Lasplacettes.

M. Le sénateur Auguste Cazalet, qui a transmis un dossier à Mme Alliot-Marie, alors ministre de la Défense.

Tous les membres du CG, et des associations historiques de l'Aisne, qui oeuvrent sans cesse pour la mémoire collective de cette guerre, en particulier, pour le retour en son sein des fusillés pour l'exemple. Le conseil général de l'Aisne nous

a accueillies, nous les familles des fusillés en juin 2007.

L'association Mémoire d'Aspe, qui a organisé le 11/11/2008, la 1° manifestation cantonale en l'honneur de tous les soldats morts au cours ou des conséquences de la guerre. Pour la 1° fois, le nom de Lasplacettes a été présent sur une place publique. Plusieurs manifestations ont suivi, dont la conférence d'hier soir.

Monsieur Jean-François Vergez, directeur de l'ONAC[64], dont



Cérémonie à Maizy (Aisne)

l'échange de courrier, en septembre 2008 avec le ministère de la Défense a apporté la réponse « mentionné mort pour la France sur les fiches mémoire des hommes » transmise à M Le Maire d'Aydius et à moi-même.

M Le Maire et ses conseillers qui ont voté à l'unanimité l'inscription sur la plaque.

Aussi, j'exprime ma totale gratitude envers ces personnes dont l'action ou implication ont permis l'accomplissement d'un serment silencieux et solitaire.

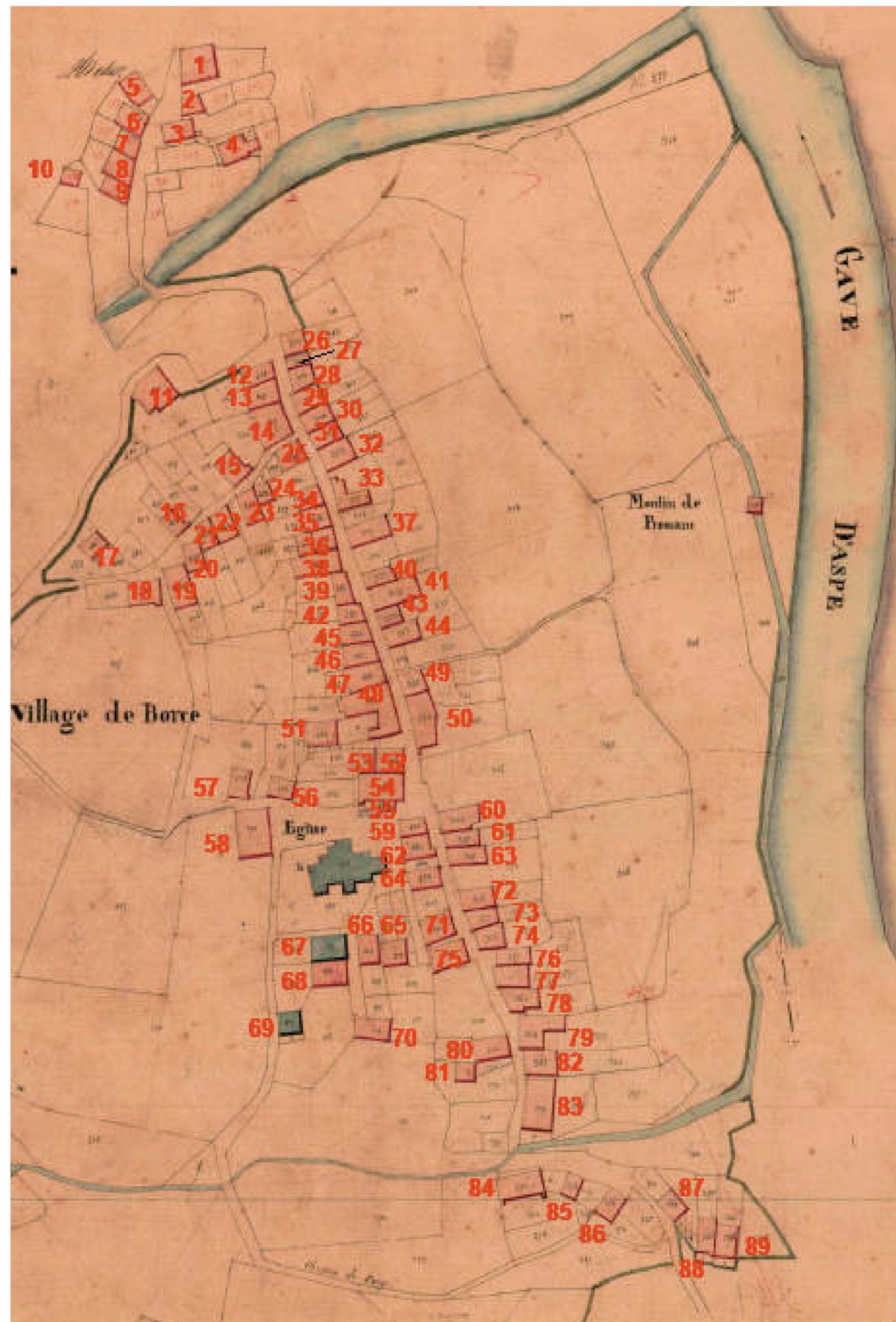
Aux journalistes, qui ont relayé son histoire par la voie des ondes et par la presse, nous disons merci, avec mon frère,

A toutes celles, et à tous ceux qui ont porté intérêt et soutien, par la parole et par écrit, nous disons merci, au nom de Jean-Louis Lasplacettes

Les maisons de Borce et leurs propriétaires en 1837-1838

En gras le nom de la maison, en italique le propriétaire et, entre parenthèses, le n° de la parcelle.

- | | |
|---|---|
| 1. Hôpital : la commune (parcelle 200, ruine) | 47. Candaou : Françoise Casamayou Candau (444) |
| 2. Capdevielle: Jean Pardies (202) | 48. Sabathé : Lazare Sottou (443) |
| 3. Noulibos : Barthélemy Vignau (205) | 49. Guilhemeurt : hér. Gaillardon Guilhemeur (342) |
| 4. Guilhers : Jean Susbielles Guilhers (208) | 50. Troussilh : Madeleine Bordanave Troussilh (343) |
| 5. Athas : Etienne Alaman (212, grange) | 51. Lacour : Michel Lacour (440) |
| 6. Capdevielle : Jean Capdevielle (214) | 52. Sottou : Jean Maysonnave (430) |
| 7. Matelle : Pierre Bayé (215) | 53. Sottou : Thomas Sottou (431) |
| 8 .Choularry : Catherine Casaux Choularry (217) | 54. Audap : François Audap (429) |
| 9. Victor : Victor Garcie (219) | 55. Lahournère : Jean Récaldi Lacourt (428) |
| 10. Maysonnave : Jean Labatut (220) | 56. Carrazangue : Marthe Candau Carrazangue (435) |
| 11. Lassierre : Lazare Lassierre (470) | 57. Susbielle : Jean Susbielle (436) |
| 12. Lamothe : Louise Lamothe Mondassou (468) | 58. Apatie de Haut : François Arrouzet Chouerry (500) |
| 13. Lamothe : Jean Casaux Miramon (467) | 59. Lassallete : Pierre Latourette (426) |
| 14. Alaman: Etienne Alaman (465) | 60. Pressans : Bernard Pressans (346) |
| 15. Latourette: Jean Latourette (473) | 61. Canrang : Jean Lalanne Canrang (347) |
| 16. Nouqué: Laurent Nouqué (478) | 62. Baringue : Jean Pardies (425) |
| 17. Sahores: Marie Latourette (481) | 63. Sanchou : Jean Coudure Sanchou (349) |
| 18. Miramon: Pierre Coudure Miramon (485) | 64. Lalanne : Jean Lalanne (423) |
| 19. Beigbeder: Thomas Florence (486) | 65. Apathie : Bernard Apathie (408) |
| 20. Laborde: Léandre Goueythieu (487) | 66. Cauhapé : Jérôme Laborde, curé à Borce (414) |
| 21. Porte: Bernard Bayens (488) | 67. Presbytère : la commune (419) |
| 22. Pourtet: Boniface Pourtet (490) | 68. Pierroulet : Pierre Arrousez Troussilh (418) |
| 23. Arreule: Alphonse Arreule (492) | 69. Maison commune : la commune (416) |
| 24. Hournère: Lazare Lassalle (462) | 70. Espérabé : Pierre Lapachet Espérabé (411) |
| 25. Lacazette: Pierre Usaure Lacazette (464) | 71. Arros : Jean Casaux, à Etsaut (404) |
| 26. Nardet: Brigitte Vignau (313) | 72. Pressans : Latour Lherèze, à Bedous (352) |
| 27. Crambe de Bayé: Marthe Bayens (314) | 73. Casaux : Etienne Casaux (353) |
| 28. Bayé: Jean Bayé (316) | 74. Casaux : François Casaux (356) |
| 29. Capdequi: François Chastegnet (317) | 75. Soulé de Baich : Joseph Lapachet Soulé (403) |
| 30. Capdequi de Haut: Thomas Capdequi (320) | 76. Casanou : Jean Barranx Casanou (357) |
| 31. Goueythieu: Bernard Lalanne (322) | 77. Pouey : Jean Pouey (360) |
| 32. Apiou: Modeste Apiou (323) | 78. Salanou : Jean Salanou (361) |
| 33. Lamasou: Jean Lembeye Lamasou (327) | 79. Serres : Antoine Capdequi Serres (364) |
| 34. Lassalle: Lazare Lassalle (460) | 80. Toulouse : Jean Lapachet Toulouse (400) |
| 35. Bayé: Pierre Lalanne Lamothe (456) | 81. Casamayou : Pierre Casamayou (399) |
| 36. Pourtaou: Thomas Casalet Pourtaou (455) | 82. Bignaou : hér. Vignau (365) |
| 37. Casabonne: Laurent Baringou (329) | 83. Gaye : Pierre Gaye (369) |
| 38. Lautecaze: Pierre Lautecaze (454) | 84. Begor : Bernard Gaston Begor (370) |
| 39. Doumecq: Catherine Soulé Noulibos Doumecq (452) | 85. Lacourt : Marie Lacourt (373) |
| 40. Moutengou: Joseph Nouqué Soulé (332) | 86. Usaurou : Modeste Usaurou (374) |
| 41. Tarras: Jean Tarras (334) | 87. Lacaou : Marie Alaman Lacaou (379) |
| 42. Soulé: Joseph Nouqué Soulé (451) | 88. Bergère : Marie Latourette Berger (383) |
| 43. Jean de Dieu: Marie Casamayou (336) | 89. Loustaunau : Jean Loustaunou (386) |
| 44. Coudure: Thomas Coudure (337) | |
| 45. Porte: hér. Jeandedieu Porte (448) | |
| 46. Chouerry: François Arrouzet Chouerry (447) | |



***Cahiers de l'Académie des vallées,*
n°2, 2008, 80 pages**

Saluons la parution du numéro 2 des Cahiers de l'Académie des vallées avec notamment deux articles concernant la vallée d'Aspe : un de Jean Labarthe consacré à "la grande route de la vallée d'Aspe" et un autre de François Bayé-Pouey sur "la cuisine du cochon dans un hameau de la vallée d'Aspe" illustré par des dessins de J.-J. Cazaurang. Notons aussi la très sympathique rubrique "Echos de nos vallées" qui fourmille d'informations pour ceux qui ont manqué quelques journaux.

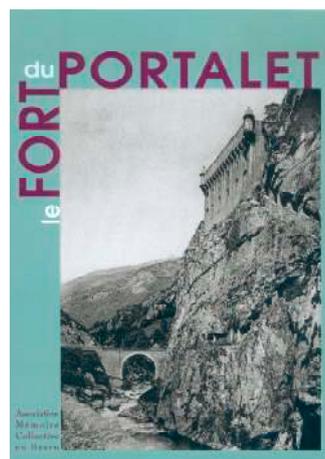
Dany Barraud



Collectif, *Le fort du Portalet, récits et témoignages,* nouvelle édition revue et enrichie. Ed Association Mémoire collective en Béarn, 2009, 141 p.

Cette réédition de l'ouvrage de l'association Mémoire collective en Béarn sur le fort du Portalet a été complétée par quelques témoignages supplémentaires et des photographies dont malheureusement la qualité d'édition n'est pas toujours réussie. Cette troisième édition, les deux premières étant épuisées, montre tout l'intérêt que suscite toujours le fort.

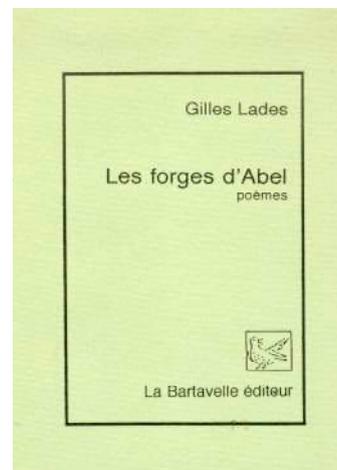
Dany Barraud



Gilles Lades, *Les forges d'Abel, poèmes.* Ed La Bartavelle, 1993, 98 p.

Gilles Lades est né en 1949 à Figeac dans le Lot. Après une enfance et une adolescence partagées entre la région toulousaine et le Quercy, il devient professeur de lettres mais aussi un des grands noms actuels de la poésie française. Il est l'auteur de nombreux recueils et participe aux comités de rédaction des revues Encres vives et Friches. En 1994, il obtint le prix Antonin-Artaud pour un ouvrage intitulé Les forges d'Abel, un lieu très évocateur pour la vallée. Si on ne peut assurer que ces lieux l'ont inspiré, la beauté des vers nous le laisse espérer.

Dany Barraud



Jean Eygun, *Per malhs, sarrots e arrècs, une vallée pyrénéenne et sa langue. recueil de textes de la vallée d'Aspe.* Ed Camins lettras d'oc, 2009, 214 p.

Jean Eygun a rassemblé ici quarante deux textes béarnais représentatifs de la langue employée en aspe entre la fin du XVIe siècle et celle du XXe siècle. Chaque document transcrit est accompagné de quelques commentaires et remarques ainsi que d'une traduction. L'ensemble donne une bonne idée de la diversité et de la richesse des archives, publiques ou privées. On ne peut que regretter que l'auteur n'ait pas eu le temps d'interroger Mémoire d'Aspe quant aux fonds rassemblés à ce jour et mis à la disposition de tout un chacun.

Anne Berdoy

